

# Emile Zola au Panthéon

Discours prononcé le 6 juin 1908 au Grand Théâtre de Lyon

**Victor Basch**

Chargé de Cours à la Sorbonne

Membre du Comité Central de la Ligue des Droits de l'Homme

Citoyennes, citoyens,

Le citoyen Francis de Pressensé vous a dit, tout à l'heure, à quelle pensée a obéi la Ligue des Droits de l'Homme en vous conviant à célébrer ce soir, la grande, la pure, la glorieuse mémoire d'Emile Zola. J'ai assisté, quant à moi, non pas comme représentant de la Ligue des Droits de l'Homme, mais avec la délégation du corps académique, à la cérémonie du Panthéon. J'y ai vu le Président de la République, les ministres, des députés -oh! il n'y en avait pas énormément, Monsieur de Pressensé (*Rires*) une vingtaine, tout au plus- des généraux, des fonctionnaires revêtus des robes les plus chatoyantes et des uniformes les plus éclatants, puis, les amis, les admirateurs de Zola, avec, au premier rang, la victime, la noble victime qui, ce jour, comme à d'autres plus tragiques, a été admirable de courage simple et de stoïcisme tranquille et presque inconscient, et j'ai vu aussi, derrière elle, aux aguets, le Crime, à la face hideuse, convulsée de haine et de cruauté. (*Mouvements divers*)

Mais il y a un hôte, citoyens, que je n'ai pas aperçu : c'est le peuple de Paris que Zola a chanté dans presque tous ses romans, ce peuple de Paris qui méritait bien d'être convié à cette apothéose, puisque, sans lui, jamais justice n'aurait été rendue, puisque, sans lui, jamais n'eussent été démasqués les félons et réhabilités les innocents, puisque, sans lui, il est presque certain que nous aurions à la tête de ce pays, non pas M. Fallières, mais un Philippe, un Victor ou un général de *pronunciamento*. Eh bien, ce peuple qu'on a oublié à Paris, nous avons voulu le convier, ce soir, à Lyon pour qu'avec nous il glorifiât le nom d'Emile Zola.

Et nous l'entendons célébrer, Emile Zola, non seulement comme l'auteur de "J'accuse", mais nous entendons le magnifier comme écrivain, comme artiste, comme l'un des créateurs les plus puissants dont puisse s'enorgueillir notre littérature. Là-dessus, oh mon éloquent collègue Lucien Victor-Meunier, nous n'allons pas être complètement d'accord. Mais il est bon, après tout, qu'en célébrant Zola, nous ne le célébrions pas tous de la même façon ni pour les mêmes raisons. Cela prouve, en somme, qu'il est vraiment grand, et qu'on peut, pour l'étudier, l'aborder par plus d'un chemin.

Ce n'est pas que je n'aie, moi aussi, ma petite confession à faire. J'ai débuté dans le journalisme, à dix-sept ans, par un article aussi véhément que ceux que l'on écrit à cet âge et qui était dirigé ... contre Emile Zola (*Rires*). C'était dans un journal bien oublié aujourd'hui qui s'appelait l'*Opinion*, et j'ai eu la naïveté de le signer du pseudonyme modeste de : Victor Tatort. Je suis d'ailleurs très fier de cet article. J'essayais d'y démontrer, bien avant, Georges Brandès, Jules Lemaître et Emile Faguet, qu'Emile Zola n'était pas un naturaliste, comme s'il s'en targuait, mais qu'il était, lui aussi, un poète, un poète épique, un poète épique barbare, et que lui, qui avait parlé, en effet, de Victor Hugo avec l'ingratitude des enfants qui mordent le

sein de leur nourrice, n'était qu'un disciple de Victor Hugo, atteint jusqu'aux moelles de cette maladie du romantisme dont il prétendait guérir la littérature française.

Je crois donc avoir eu raison pour le fond des choses. Mais je ne voyais pas alors que peu importe que Zola se soit trompé sur l'étiquette qu'il convenait de coller sur son oeuvre, c'est que peu importe qu'il ait été naturaliste ou romantique, disciple de Stendhal ou de Victor Hugo. Le tout pour un artiste est de créer, quitte à se tromper sur l'origine, sur le sens et la portée de son oeuvre. Et quant à avoir créé une oeuvre puissante, massive, originale, les adversaires les plus acharnés d'Emile Zola ne lui contestent pas cette gloire. Car, sans cela, ils ne l'attaqueraient avec tant de frénésie.

En quoi consiste, au juste, cette création d'Emile Zola ? Qu'est-ce que ce roman nouveau qu'il a eu l'ambition de forger ? Emile Zola avait lu quelques livres de science, et il les avait lus avec ce respect religieux et cette confiance illimitée que professaient alors et que professent encore pour la science les hommes dont la culture scientifique n'est pas très profonde, qui n'ont jamais travaillé dans un laboratoire, ni manié un microscope ou un scalpel, et qui ne savent pas combien la science elle-même est vacillante et oscillante, et combien peu souvent elle trouve, au fond de ses creusets et de ses éprouvettes, la certitude absolue et la vérité définitive. Sa raison robuste et un peu simpliste avait, de ses lectures, retenu quelques affirmations qu'elle noua en faisceau et érigea en système. Avant tout, il s'éleva contre cette vue illusoire qui, des manuels de psychologie cousiniens, avait pénétré dans le domaine de l'art, d'après laquelle l'être humain était un pur esprit, était une âme, maîtresse du corps auquel elle est attachée, libre d'opposer à la suggestion de l'instinct et aux sollicitations des passions, la toute-puissance de la volonté consciente. C'est là contre que s'élève Zola de toute l'énergie de son robuste tempérament méridional. Non, l'être humain n'est pas un pur esprit, mais c'est un esprit indissolublement attaché à un corps, qui, sans cesse, agit sur lui, le modifie, le détermine, le tyrannise.

Mensonge que le libre arbitre, chimère que la lutte de la volonté contre la passion, fantoches que ces héros musqués et ces héroïnes sucrées que l'on ne se lasse pas de servir au public crédule et qui sont faits de crème et de gélatine et non de sang et de chair. En second lieu, cette âme et ce corps, dont le mystérieux et indissoluble mariage constitue l'homme, ne sont pas des commencements absolus, ne sont pas, dans l'océan des êtres, comme des îles, comme des monades dépourvues de fenêtres. L'âme et le corps de chaque individu humain sont rattachés par mille racines aux âmes et aux corps qui leur ont donné naissance. Les myriades de cellules dont se compose notre organisme sont les cellules mêmes de nos générateurs et nos sentiments, nos pensées et nos volitions, dépendant étroitement de la constitution de notre substance cérébrale, ne nous appartiennent pas non plus en propre. Ce n'est pas nous qui avons modelé notre âme, mais elle s'est développée d'un germe obscur que nous a transmis toute la lignée de nos ancêtres et elle a été sculptée par les préceptes et les exemples, par tout ce que nous avons lu, appris, subi, expérimenté, par tous les morts qui vivent en nous et aussi par tous les vivants qui meurent en nous. Enfin et surtout, si nous tenons par mille liens à ceux qui nous ont précédés dans la vie et qui nous ont légué, par les lois mystérieuses et inéluctables de l'hérédité, les traits essentiels de notre nature physique, intellectuelle et morale, les liens par lesquels nous sommes noués à la nature qui nous entoure, à nos semblables, aux lois, aux traditions, aux moeurs qui nous régissent, sont plus nombreux encore et plus étroits. L'individu, tel que l'ont connu l'ancienne psychologie et l'art qui en est émané, l'individu-île, l'individu-monade est un fantôme. L'individu baigne de toutes parts dans le milieu social dont il fait partie et dont il n'est qu'un élément. Tous les mouvements de notre corps et tous les mouvements de notre âme entrent dans un système de forces infiniment complexes et à équilibre toujours mouvant, auquel il nous est impossible de nous soustraire,

sous peine de sombrer dans le néant. C'est la société qui pétrit, brasse, malaxe l'individu qui donne une forme déterminée à ce qui nous paraît, en nous, manifestation intime et spontanée de notre Moi, qui s'insinue dans les tressaillements les plus obscurs, dans les velléités les plus sourdes, dans les passions les plus secrètes de notre âme : jusque dans nos affections les plus hautes et les plus pures, jusque dans nos haines et nos amours, jusque dans notre foi, nous restons des animaux sociaux.

Voilà en quelques mots, le credo philosophique d'Emile Zola : l'être humain constitué par le mariage d'une âme et d'un corps, cette âme et ce corps soumis aux lois de l'hérédité et déterminés par le milieu social. Son ambition sera de transporter ces vues théoriques dans le domaine de l'art, de substituer aux monographies psychologiques qui, jusque-là, avaient constitué tout l'art du roman, de vastes ensembles, où des armées de personnages agissent les uns sur les autres et sont agis par leur milieu physique et historique, de substituer aux protagonistes élégants, fades et irréels qui, seuls jusqu'ici, avaient occupé la rampe des êtres réels, avec toutes les servitudes matérielles contre lesquelles il est absurde de se rebeller, des êtres réels, mêlés profondément à la vie des choses et des autres êtres, des êtres réels vivant tantôt d'une vie matérielle et bestiale et tantôt d'une vie épurée et supérieure, mais vivant toujours d'une vie sociale. Et l'art nouveau dans lequel s'incarnera cette conception de l'homme, ce ne sera pas, comme il l'a cru, l'art naturaliste ni l'art réaliste, mais ce sera l'*art social*. (*Applaudissements*) Il rêvera donc d'écrire une vaste série de romans, où il montrerait comment une famille, un petit groupe d'êtres, se comporte dans une société, comment elle s'épanouit et se ramifie, comment elle donne naissance à tout un peuple d'individus, profondément dissemblables et cependant étroitement liés les uns aux autres par la loi des hérédités, comment ces individus incarnent, chacun à sa façon, les caractères essentiels de l'époque historique à laquelle ils appartiennent, comment en chacun d'entre eux se réfracte ce débordement d'appétits, cette ruée aux jouissances, qui est la marque et la tare du second Empire et comment ils constituent comme une chaîne imbrisable qui va de l'aïeule hystérique jusqu'au ministre d'Etat, depuis le guet-apens de Décembre jusqu'à la saignée de 70.

Et de sa robuste main d'ouvrier probe, de son clair esprit de Latin, digne fils de l'ingénieur qui creusa le canal d'Aix, et héritier de ces Romains qui maçonnèrent comme pour l'éternité leurs amphithéâtres et leurs aqueducs, il construisit l'Histoire des Rougon-Macquart, formidable épopée pessimiste, fresque prodigieuse, panorama énorme où resurgit, d'une vie extraordinairement intense, toute la société du second Empire, où se heurtent, se cognent, saignent et sanglotent des foules d'êtres humains, où figurent toutes les classes sociales - le bourgeois, le courtisan, le savant, l'artiste et tout le peuple lamentable des faubourgs, des campagnes et des régiments - où grimace le vice, où hurle le crime, où ricane la débauche, où se tord la faim, où s'échevelle la folie, mais où respandit aussi la bonté, où sourit l'intelligence sereine, où s'illumine la création artiste et où chante l'amour, où, à côté des géhennes des villes tentaculaires - de l'assommoir tueur des volontés, de l'usine et de la mine, vaste pressoir du sang prolétarien, et des mansardes où se perpètrent les infanticides et des lieux de débauche où brame la bête humaine débridée - s'épanouissent les jardins immenses qu'embaument les fleurs mystérieuses et se dressent les cathédrales aux voûtes baignées d'ombre mystique et se construisent les laboratoires où se forge la vérité, microcosme grandiose où -, le poète a eu raison de le crier - "il y a de tout, de l'excellent et du pire, du vulgaire et du sublime, des fleurs, la boue, les sanglots, les rires, le torrent même de la vie charriant sans fin l'humanité". (*Applaudissements*)

Les Rougon-Macquart ! Je ferme les yeux et je vois se dérouler l'immense toile grouillante ... *La Fortune des Rougon* : Adélaïde Fouques, tante Dide, la névrosée, donnant naissance à la branche légitime, Pierre Rougon, et aux deux branches bâtardes, Ursule et Antoine Macquart, Pierre et Félicité Rougon profitant du Coup d'Etat pour asseoir leur empire sur Plassans, empire taché de sang par l'héroïque idylle de Miette et de Silvère, tués

en défendant la République. *La Curée* : Aristide Saccard, s'abattant sur Paris de ses crocs aigus de loup affamé, trouant de toutes parts l'immense cité et la reconstruisant, pour édifier, sur des fondements de boue, son extraordinaire fortune, la ruée affolée à la jouissance, au luxe, à la satisfaction des plus bas appétits, la soûlerie de l'or et de la chair, l'inceste trônant dans le palais regorgeant de richesses volées. *Le Ventre de Paris* : Lisa Macquart, la belle charcutière, souriant aux Halles où s'assouvit l'immense faim de Paris, où la mer jette, comme en une vague gigantesque, les monstres de ses abîmes, la terre, les fruits de ses entrailles, les jardins leurs fleurs, les prés leurs herbes sous forme de lait, de beurre et de fromages, et autour desquels rôde l'armée des déguenillés, clamant la faim, l'armée des maigres, incarnée des Florent, le beau-frère de la grasse charcutière que celle-ci, placidement, fait arrêter comme républicain en rupture de ban. *La Conquête de Plassans* : un prêtre, l'abbé Faujas, s'emparant doucement, lentement, cauteusement, de toute une ville, mettant, dès qu'il se sent le maître, sa rude poigne sur les familles, séparant la femme de son mari, lui arrachant, avec le cœur de celle-ci, ses trois enfants jusqu'à ce que, fou de rage, il s'ensevelit avec son ennemi, sous les ruines de sa maison incendiée. *La Faute de l'abbé Mouret* : l'idylle succédant au drame, avec son prodigieux Paradou, où les botanistes ont bien pu découvrir quelques hérésies, mais qui nous a tous enivrés, à vingt ans, de la voluptueuse haleine de ses fleurs innombrables, avec ce Paradou où la nature invincible précipite Serge, le prêtre, dans les bras d'Albine, qu'il possède et qu'il perd et trahit pour l'Eglise qui le reconquiert et au nom de laquelle il jette sur sa maîtresse morte, avec des prières, la poignée de cendres de l'officiant, tandis que sa sœur Désirée, l'innocente, exulte parmi la chaude fécondité de sa basse-cour. *Son Excellence Eugène Rougon* : Après le Paradou mystérieux et embaumé, de nouveau la Ville, le Parlement, la Cour, les Tuileries. Nous voyons passer, comme une ombre, le somnambule tragique dans les bras duquel s'est jetée, dans un moment de folie, la nation qu'il entraîne aux abîmes, qui tremble à sentir se réveiller de son sommeil léthargique son peuple et qui ne se croit à l'abris du destin vengeur qu'en s'appuyant sur la massive stature d'Eugène Rougon, le grand homme de la famille de Plassans, dédaigneux des intérêts vulgaires, n'aimant le pouvoir que pour la satisfaction d'orgueil qu'en donne l'exercice, mais l'aimant avec une si redoutable frénésie qu'il n'hésite pas, pour le reconquérir après l'avoir perdu, à démentir sa vie tout entière et à conduire l'Empire dans une voie nouvelle au bout de laquelle se dressent Metz et Sedan. *L'Assommoir* : Nous sommes à Paris encore, mais non plus dans le palais des Tuileries ou l'hôtel de M. Rougon ou l'étrange logis de la belle Clorinde. Par un de ces contrastes violents où se plaisait le romantisme de Zola, il nous transporte dans les bouges des faubourgs, où sévissent la Fée verte et la Fée jaune, où l'eau-de-vie, l'effroyable empoisonneuse, tue Coupeau et Gervaise, dont le jeune bonheur avait été si plein de promesses, non sans la criminelle complicité des lois d'airain du travail prolétarien. Ah, mon cher collègue, vous avez dit tout à l'heure qu'il n'y a pas dans *L'Assommoir* de pensée moralisatrice et qu'à ce point de vue il faut distinguer soigneusement entre ce roman et *Germinal*. Que je ne suis donc pas de votre avis ! L'intention moralisatrice m'apparaît dans *L'Assommoir* aussi palpable, aussi criante que dans les dernières œuvres de Zola. Il est ému indubitablement, ému jusqu'aux moelles par les terrifiants ravages exercés par l'alcool et c'est pour cela qu'il nous émeut jusqu'au tréfonds de notre être. Sans doute, il n'intervient pas indiscretement dans son récit, comme font les romanciers anglais, il ne se penche pas sur ses personnages pour s'apitoyer et nous apitoyer sur leur compte, il ne tire pas la leçon qui se dégage de ses tableaux, il nous la laisse tirer nous-mêmes et elle n'en est que plus forte. Ah ! non, ce n'est pas là l'art pour l'art, tel que l'on pratiquait les Théophile Gautier et les Leconte de Lisle. Lui-même s'est expliqué là-dessus en termes qui ne laissent aucun doute sur ses intentions véritables. « Il ne semblait pas s'attendrir, il gardait l'attitude impersonnelle du démonstrateur ; mais au fond de lui, quelle bonté navrée, quelle fièvre de dévouement, quel don de tout son être au bonheur des autres ! Son œuvre entière, si mathématiquement

construite, était baignée de cette fraternité douloureuse, jusque dans ses plus sanglantes ironies ... La souffrance l'exaspérait, il n'avait que la colère de son rêve trop haut, il n'était devenu brutal que dans sa haine du factice et du passager, rêvant de travailler, non pour la société polie d'un moment, mais pour l'humanité entière, à toutes les heures graves de son histoire. Peut-être même était-ce cette révolte contre la banalité courante, qui l'avait fait se jeter au défi de l'audace, dans les théories et dans l'application. Et l'œuvre demeurait humaine, débordante du sanglot immense des êtres et des choses. » *Une Page d'amour* : De nouveau une halte, une accalmie, un adagio. Hélène Mouret, se donnant dans un coup de passion, après toute une vie de sagesse, à son médecin, et expiant cette faute unique par l'intolérable souffrance que son amour inflige à sa fillette adorée qui meurt de douleur jalouse. *Nana* : La symphonie forcenée des monstrueux appétits qu'enfantent les ruisseaux de Paris retentit de nouveau à nos oreilles. C'est la guenon non pas du Nord, mais de Montmartre ou de Montparnasse, c'est – Zola l'a dit lui-même, mieux que je ne saurais le dire – « c'est la fille poussée sur l'ordure sociale des faubourgs, la mouche d'or envolée des pourritures d'en bas, emportant dans les vibrations de ses ailes le ferment de destruction, pourrissant l'aristocratie, empoisonnant les hommes rien qu'à se poser sur eux, au fond des palais où elle entrait par les fenêtres, toute une œuvre inconsciente de ruine et de mort » avec le suicide de Georges, l'infamie de Philippe, l'effondrement de Muffat, le désastre de Steiner, la flambée stoïque de Vandeuves, « une telle contagion dans l'air empesté de l'époque, qu'elle-même se décomposait et crevait de la petite vérole noire, prise au lit de mort de son fils, tandis que, sous ses fenêtres, Paris, passait, ivre, frappé de la folie de la guerre, se ruant à l'écroulement de tout ! ». *Pot-Bouille* : Une maison de la rue de Choiseul, une de ces maisons honnêtes et cossues et prudes, à l'escalier solennel, où semblent fleurir toutes les vertus bourgeoises et où se perpètrent, en réalité, des choses abominables et effrayantes, plus atroces et plus basses même que dans l'hôtel de Nana, qui, de par la grandeur et la monstruosité de ses vices, a quelque chose de la sinistre poésie d'un symbole. *Au Bonheur des Dames* : Le palais de la tentation éclatant de lustres, débordant de velours, de soie et de dentelles, broyant les petites boutiques prudentes de l'ancien négoce, offrant à l'insatiable soif de luxe de la Parisienne des assouvissements toujours nouveaux et imprévus. *La Joie de vivre* : Pauline Quenu, une exquisite âme de vierge, miséricordieusement penchée sur les misères d'autrui, allant, dans sa folie de sacrifice, jusqu'à céder à une amie son fiancé Lazare, le Lazare de la moderne névrose, infatigablement replié sur lui-même, tâtant inlassablement le pouls de son corps et de son âme, en proie à l'atroce hantise de la maladie et de la mort, drame poignant, avec, comme fond de décor, la mer, l'impitoyable pourvoyeuse de la mort, l'immortelle matrice de la vie. Pauline Quenu ! Ah, combien de fois a-t-on dit et répété que Zola n'a su peindre que des brutes alcooliques et sadiques, de grandioses et tristes images des forces élémentaires. Mais ce n'est pas vrai ! Lui-même l'a dit avec raison : « N'y avait-il donc que de la boue dans ce fleuve débordé, dont il lâchait les écluses ? Que d'or passait mêlé aux herbes et aux fleurs des berges ! Des centaines de jeunes créatures galopaient devant elle (Clotilde, l'élève du Dr Pascal) et elle demeurait hantée par des figures de charme et de bonté, de fins profils de jeunes filles, de sereines beautés de femmes. Toute la passion saignait là, tout le cœur s'ouvrait en envolées tendres. Elles étaient nombreuses les Jeanne, les Angélique, les Pauline, les Marthe, les Gervaise, les Hélène. D'elles et des autres, même des moins bonnes, même des hommes terribles, les pires de la bande, montait une humanité fraternelle. » *Germinal* ! Cela c'est le chef-d'œuvre, l'un des maîtresses œuvres, je ne dis pas de notre littérature, mais de toutes les littératures. Rappelez-vous, citoyennes et citoyens, cette fresque géante et terrifiante ... La plaine rase, rayée par les cols des cheminées d'usine, au funèbre panache, trouée de puits où, chaque jour, s'engouffrent des milliers d'hommes, de femmes, d'enfants qui, de toutes les forces tendues de leur misérable corps, rampant, à demi nus, dans les ténèbres, parmi les flaques d'eau gluante et les haleines pestilentielles des gaz mortels, arrachent à la

terre ennemie quelques parcelles de charbon. Rappelez-vous la lutte impuissante de ce peuple d'esclaves noirs contre la faim, la colère qui lentement s'accumule dans les âmes les plus patientes contre les exploiters anonymes qui se gorgent de leur sang. Rappelez-vous la ruée sur les usines de l'armée des désespérés : « Les femmes avaient paru, près d'un millier de femmes, aux cheveux épars, dépeignées par la course, aux guenilles montrant la peau nue, des nudités de femelles lasses d'enfanter des meurt-de-faim. Quelques-unes tenaient leur petit entre les bras, le soutenaient, l'agitaient, ainsi qu'un drapeau de deuil et de vengeance. D'autres, plus jeunes, avec des gorges gonflées de guerrières, brandissaient des bâtons ; tandis que les vieilles, affreuses, hurlaient si fort que les cordes de leurs cous décharnés semblaient se rompre ». Rappelez-vous le furieux assaut donné au château, l'impitoyable répression, la mort de Bataille, la destruction de la machine par l'énigmatique Souvarine, l'atroce agonie d'Etienne et de Catherine, restés au fond d'un puits avec, entre eux, le cadavre de Chaval, et le type inoubliable de la Maheude, symbole poignant de la misère et de l'héroïsme ouvriers, qui, toute sa vie, a peiné pour donner quelques bouchées de pain à ses sept enfants et qui, Niobé plus lamentable que la Niobé antique, voit son mari tué d'une balle, Alzire morte de faim, Zacharie tué d'un coup de grisou, Catherine restée dans la mine et qui, loque lamentable et stupide, est obligée de redescendre dans la mine assassine, pour gagner les trente sous qui empêcheront de mourir tout à fait de faim les quatre misérables dont elle conserve la charge. (*Vifs applaudissements*) Rappelez-vous tout cela et demandez-vous, si en lisant cette épopée de « l'éternelle douleur », vous n'avez pas senti, en dépit de toute la boue qui y est soulevée, le grand frisson du sublime, le frisson tragique que nous donne la lecture de l'*Enfer* de Dante ! (*Applaudissements*) *L'Œuvre* : Après le grand effort de *Germinal*, on pouvait craindre que l'énergie du romancier, quelque robuste qu'il fût, ne se fût épuisée. Il n'en est rien. Le roman nouveau est l'un des plus extraordinaires de la série ; c'est que Zola y chante le poème de sa jeunesse laborieuse, sa lente ascension vers la maîtrise, qu'il y dresse un monument à ses compagnons de lutte, qu'il y dit surtout le tragique duel entre l'artiste et la matière rebelle et l'idéal inaccessible. L'artiste moderne – le peintre Claude Lantier aussi bien que le romancier Sandoz – a fait l'impossible rêve de représenter la vie, la vie tout entière, avec ses tares et ses sommets, avec ses frissons et ses fièvres, avec tout ce qui y fleurit, avec tout ce qui y chante, avec tout ce qui y grouille et tout ce qui y croupit et, malgré l'héroïsme de son effort, il est fatalement destiné à échouer. L'art est fini, la vie est infinie, insaisissable, irréprésentable dans sa complexité vertigineuse et ses incessantes métamorphoses. Jamais aucun pêcheur de réalité ne la prendra dans ses filets. Jamais Claude Lantier ne parviendra à rendre sur sa toile la palpitation de la matière, la vibration de la lumière, les élans des formes, les modulations de la gamme des couleurs, et quand il a conscience de la défaite, il sombre dans la démence et le suicide. *La Terre* : La geste hideuse de la vie paysanne, telle que l'actuelle distribution des richesses l'a modelée, avec l'âpre convoitise qu'allume dans ces âmes sauvages, la fringale de la propriété et qui pousse jusqu'au parricide deux brutes humaines, pour l'amour d'une pièce de luzerne. Et, après ce livre sinistre, le plus difficile à lire de tout le cycle, par un contraste violent et voulu. *Le Rêve* : Après les plantes hideuses, aux sucoirs couleur de chair, le lys immaculé. Angélique, la petite brodeuse, élevée, au cœur frais des cathédrales, parmi les ors et les soies, qui meurt d'amour sous le premier baiser du prince Charmant qui est descendu jusqu'à elle. *La Bête humaine* : La névrose héréditaire, éclatant dans le cerveau d'un des petits-enfants de tante Dide et l'entraînant, malgré toute la résistance de son être, au crime. *L'Argent* : Aristide Saccard qui, de la spéculation sur les terrains, où quelque chose de solide subsiste encore, est allé à la spéculation sur les valeurs dont la crédulité des foules constitue tout le prix, crée la Banque Universelle, s'installe au maître-ulcère du chancre capitaliste, la Bourse, où sont drainés, monnayés, amplifiés et diminués facticement et le labeur réel des mondes et les chimères des poètes de l'or et les bluffs des escrocs, devient le maître du marché, se carre, triomphal, sur le péristyle du temple maudit, jusqu'à ce que, Napoléon de la

finance, il s'effondre dans un Waterloo, presque aussi meurtrier que celui du *condottiere* corse. *La Débâcle* : Ah, c'est ce livre-là qu'on a reproché avant tout à Emile Zola, lorsque l'affaire Dreyfus eut mis à ses trouses tous les professionnels du patriotisme : ce serait un livre insultant à toutes les gloires de la France, à l'armée, à l'héroïsme sacré des vaincus, un nouveau Sedan, dont l'Allemagne a bruyamment triomphé. Mensonge que tout cela, ou tout au moins, erreur ! *La Débâcle* est un livre de haut, de fier, de grave patriotisme. Il nous apprend ce que devient un pays lorsqu'il renonce à tout idéal, qu'il ne vise qu'à l'assouvissement des appétits matériels, et qu'au haut de la hiérarchie règnent la corruption, l'ignorance et la légèreté, et au bas l'abrutissement dans la servitude. Il nous montre ces milliers de petits soldats, ayant au cœur l'amour ardent de leur pays, brûlant de se jeter sur l'envahisseur et de le bouter dehors, mais qui, conduits par des généraux d'antichambre, ne connaissant que les manœuvres des coulisses, ne sachant pas lire une carte et ne songeant, jusque dans le désastre, qu'à leurs intérêts personnels, sont menés comme un bétail, d'un endroit à un autre, pour revenir au premier, grelottants, sans vêtements, sans vivres, sans abri, jusqu'à ce qu'ils tombent dans le filet tendu par la trahison ou la stupidité de Bazaine. *Le Docteur Pascal*, enfin, l'épilogue de l'épopée, où il résume toute son œuvre et la défend contre ses détracteurs et élève un monument à sa grande inspiratrice : la Science. Il n'y a qu'une chose, y proclame-t-il, qui échappe à toutes les laideurs, à toutes les bassesses dont est peuplée la vie : c'est la recherche désintéressée de la vérité, c'est l'élan passionné vers la justice et la bonté. « Et cependant cette leçon était comme innocentée dans sa violence même par quelque chose de grand et de bon, un souffle d'humanité profonde, qui l'avait emporté d'un bout à l'autre. Il avait tout dit, parlant librement de sa mère elle-même : tout dire pour tout connaître, pour tout guérir, n'était-ce pas le cri qu'il avait poussé dans la belle nuit d'été ? » « Tout dire, pour tout connaître, pour tout guérir », voilà, en effet, toute l'esthétique d'Emile Zola ! ... (*Applaudissements prolongés*)

Ah ! citoyennes et citoyens, l'on peut, sans doute, élever contre l'œuvre que je viens d'évoquer devant vous, bien des réserves. Sans doute, Zola n'est pas un psychologue analyste, disséquant au scalpel les âmes exceptionnelles comme Stendhal, et ce n'est pas non plus un réaliste impressionniste comme Daudet, sachant surprendre à la volée et noter d'un trait la physionomie intime, l'allure le geste et jusqu'aux tucs d'un personnage. Il ne tente pas de pénétrer jusqu'aux nuances subtiles et les complexités de sentiment et la pensée qui différencient vraiment les individualités supérieures. C'est, je l'ai dit, un peintre de fresques qui simplifie et synthétise les êtres qu'il jette sur la toile, mais qui leur imprime un mouvement si furieux, une énergie si frénétique qu'ils vivent néanmoins d'une vie prodigieuse et que nous ne les oublions plus, une fois que nous les avons aperçus. Ne demandez pas à un Tintoret qui a couvert de son pinceau les vastes espaces de toute la Scuola di San Rocco, qui a entrechoqué d'un heurt si violent les corps ruisselant d'une sève surhumaine, ne lui demandez pas la délicatesse mièvre d'un Pater, ni la minutie d'un Denner, dont les portraits sont si poussés qu'on peut apercevoir, à la loupe, toutes les rides de leur visage.

Mais ce n'est pas là, diront les adversaires du Maître, le capital reproche que nous adressons à son œuvre. Ce que nous invoquons contre lui, c'est son obsession de luxure, c'est sa hantise de lubricité, c'est sa pornographie. Est-ce que vraiment Zola fut un pornographe ? Si je croyais qu'il le fût, je le concéderais tout simplement : au XVIII<sup>e</sup> siècle, il y a eu chez nous des grands écrivains et de grands peintres qui furent des pornographes. Mais je ne crois pas qu'on puisse leur assimiler Emile Zola. Pornographes sont les peintres et les littérateurs qui représentent non pas la nudité, qui toujours est chaste, non pas les bassesses de l'œuvre de la chair, mais qui laissent entrevoir un coin de genou ou un bout de sein rose, parmi le fouillis des dentelles et des gazes, qui peignent les réalités de l'amour physique avec des couleurs si voluptueuses que nous sentons poindre en nous l'aiguillon du désir. Nos pornographes, ce

sont les Fragonard et les Boucher, c'est M. Paul Bourget lorsque, dans ses premiers romans, il analyse avec de si minutieux détails la chute de ses élégantes héroïnes et dénombre avec de si rares connaissances techniques tous les dessous qu'elles laissent tomber sur les tapis des garçonnières, c'est le vertueux auteur du *Jardin de Bérénice*, le créateur austère de cette *Petite-Secousse* qui sait avec un art si pervers faire vibrer à nouveau les sens à demi éteints des respectables vieillards, hanteurs des coulisses de l'Opéra, c'est M. Maurice Barrès. (*Rires et applaudissements*)

Voilà nos pornographes et non pas Emile Zola qui fut un chaste, qui vilipende l'œuvre de la chair, qui en fait une fonction nauséabonde et effroyablement triste. Il semble, en sortant de la lecture de *Nana*, que jamais plus on ne pourra étreindre une femme. Combien de fois n'a-t-on pas accusé Zola d'immoralité ! Je lui reprocherais, quant à moi, d'avoir été trop moral ou plutôt trop moralisateur, de l'avoir été indiscretement, de n'avoir pas représenté le vice avec la sereine impartialité de Gustave Flaubert, de n'avoir pas reconnu – dans les Rougon-Macquart, du moins – que toutes les fonctions de la vie sont également sacrées, et d'avoir parlé de l'amour, mère de toutes choses, avec l'acharnement de rancune d'un moine qui est obligé de se défendre contre ses tentations, et la virulence d'un de ces prédicateurs du XVI<sup>e</sup> siècle qui soulevaient en quelque sorte les jupes et les haut-de-chausse de leurs auditrices et de leurs auditeurs et leur donnaient les verges ...

Citoyennes et citoyens, lorsque Zola eut achevé le cycle des *Rougon-Macquart*, il était à l'apogée de la gloire. Il était considéré comme le plus grand homme de lettres de la France. En dépit, ou à cause des attaques qui avaient accueilli son œuvre, peu à peu l'unanimité s'était faite dans l'admiration, non seulement chez nous, mais dans le monde. Partout, surgissent des écoles qui se réclament de son parrainage : le vérisme en Italie, le réalisme en Russie, le théâtre naturaliste en Allemagne, le roman et le théâtre scandinaves. Partout, on proclame sa gloire, et un jeune écrivain dont j'ai plaisir à rappeler le nom, M. Maurice Barrès, le remercie publiquement, dans un article de la *Cocarde*, d'avoir répandu la gloire des lettres françaises à travers le monde. Et Zola ne se repose pas sur ses lauriers, si laborieusement conquis. Inlassablement, il poursuit sa carrière. Après les *Rougon-Macquart*, il va chanter les trois villes : *Lourdes*, les miracles de la superstition. *Rome*, les heurts, dans la vieille capitale de l'univers, où dorment superposés, tant de civilisations, des traditions anciennes, et des idées nouvelles. *Paris*, enfin, le grand laboratoire où s'élaborent, dans la bataille tragique des appétits, des ambitions et de la mêlée sociale, la science et l'art et la société de demain.

Et c'est à ce moment-là, au moment même où il n'avait qu'à engranger tranquillement sa moisson de gloire, c'est à ce moment même – M. Francis de Pressensé vient de vous rappeler cette histoire en terme trop impressionnants pour que je la reprenne – c'est à ce moment qu'il risque tout, fortune, gloire, tranquillité et sa vie même, pour courir au secours de la vérité outragée, de la justice violée, de l'innocence martyrisée. Et, au lieu de recueillir la reconnaissance nationale qui lui était due, vous savez à quels outrages il fut en butte, quels dangers il courut au sortir des inoubliables audiences de son procès et dans le guet-apens de Versailles, et à quel douloureux exil il dut se condamner. Ah ! citoyennes et citoyens, c'est alors qu'Emile Zola se hausse jusqu'à l'héroïsme. C'est alors que sa grande âme découvre tout ce qui se cachait de bonté, de courage et de pitié humaine sous sa rude enveloppe. C'est par la façon dont l'homme supporte la souffrance, qu'il donne sa véritable mesure : les petites âmes se resserrent, se rétrécissent, s'aigrissent, les grandes âmes s'élargissent et s'ennoblissent et du sang qui coule de leurs laies ils veulent faire un baume qui réconforte tous ceux qui souffrent. Emile Zola fut à la taille des plus grands. Lorsque, pendant l'exil et après l'exil, il reprend son outil de romancier, il semble que toute sa conception de vie ait changé. Lui, qui avait écrit des livres d'une si morne et si accablante tristesse, qui avait dressé contre la vie les plus sanglants des actes d'accusation, lui, qui semblait hanté de la terreur et de la haine de l'œuvre d'amour, qui s'était attardé et complu eux bas-fonds de la bête



humaine, il va désormais clamer des hymnes enthousiastes à la vie, à l'amour, à tout ce qui, dans l'homme, est aspiration vers le Beau, vers le Juste, vers le Sublime. Ce ne sont plus des romans qu'il charpente, ce sont des Evangiles qu'il incante. *Fécondité* : les germes qui naissent, les enfants qui pullulent, la gésine laborieuse, mais admirable de la Mère Nature. *Travail* : non plus le travail forcené, serf sanguinolent de *Germinal*, mais un travail plus humain, où la libre association remplace le patronat égoïste et le salariat haineux, la libre association de ceux qui possèdent, de ceux qui savent et de ceux qui réalisent, aurore des jours prochains, où ce seront les mêmes hommes qui sauront et qui réaliseront et qui participeront en frères à la richesse commune. (*Vifs applaudissements*) *Vérité* : l'histoire à peine transposée de l'affaire Dreyfus. Et il allait écrire le quatrième Evangile : *Justice*, lorsqu'un hasard imbécile a arrêté cette main infatigable et a clos cette bouche d'où avait jailli un Verbe si prodigieux. Mais qu'importe qu'il ne l'ait pas écrit, ce livre, puisqu'il l'a vécu, puisqu'il l'a pâti, puisque, depuis le jour où il a été convaincu de l'innocence du capitaine Dreyfus, c'est sa vie tout entière qui a été *Justice*. (*Vifs applaudissements*)

Il n'a pas eu, citoyennes et citoyens, la joie de voir luire le jour du triomphe complet. Il était sûr qu'il se lèverait. Après l'arrêt de Rennes, il m'écrivait : « J'ai plus de courage que jamais, je suis sûr de la victoire. » Cette victoire, il n'en a vu que l'aurore. Et peut-être vaut-il mieux qu'il en ait été ainsi. Peut-être eut-il rêvé la victoire plus belle qu'elle ne s'est réalisée. Puis, il est d'une beauté plus profonde, plus philosophique, de mériter la victoire et de ne pas vaincre complètement. La victoire, toute victoire, est démoralisatrice : les plus sublimes héros de l'histoire et de l'art n'ont jamais été des victorieux. Je ne voudrais pas, quant à moi, si j'étais le maître des destinées, que fût enlevé de la tête de Zola le halo de mélancolie sublime dont l'auréole la défait. Il est d'un symbolisme profond le récit biblique qui nous enseigne que les Moïse conduisent les peuples, à force de génie, jusqu'à la terre promise, mais qu'eux-mêmes meurent avant d'y entrer, et que ce sont les Josué – hélas, même pas toujours des Josué – qui y entrent. (*Rires et applaudissements*)

Mais je ne veux pas finir sur un sarcasme. S'il est beau que Zola soit mort avant le triomphe complet de la vérité, il est juste que la démocratie française n'ait pas oublié les grands citoyens qui ont préparé ce triomphe et s'y sont sacrifiés. Nous avons été heureux lorsqu'un monument a été élevé à la mémoire de Scheurer-Kestner, nous avons été fiers lorsqu'en plein Paris ouvrier s'est dressé le buste de notre vénéré président et fondateur Ludovic Trarieux, nous avons été joyeusement émus lorsque après trop d'atermoiements, et sans le cortège populaire que nous eussions souhaité, Emile Zola est allé rejoindre les grands morts du Panthéon. Oui, honorons nos morts ! Mais n'oublions pas les vivants ! Il est facile après tout d'honorer les morts. Il est facile de proclamer qu'Aristide a été un juste, après que nous l'avons exilé. Il faut que les démocraties apprennent à n'avoir pas que de la reconnaissance posthume.

Citoyennes et citoyens, la Ligue des Droits de l'Homme s'honore d'être l'élite de la démocratie française. Elle n'a pas, elle, le droit d'être ingrate. Et elle a la bonne fortune de compter parmi les grands ouvriers de sa noble tâche, non seulement des morts qu'elle ne cesse de pleurer, les Trarieux, les Grimaux, les Bernard Lazare, les Duclaux, mais quelques vivants qu'elle se doit d'aimer et de vénérer. Ah !, pourquoi est-il si près de moi, notre président, le citoyen de Pressensé ? Que j'aurais de joie à vous rappeler ce qu'il a été, ce qu'il est pour nous, pour la démocratie française, pour la grande cause de la justice universelle, comment, pour défendre l'Innocent, il a risqué sa vie, à Avignon, à Toulouse, à Paris, comment, pour avoir accompli sa mission, il a été frappé dans les chairs les plus vives de son être, il a été obligé de renoncer à la grande tribune, d'où, tous les soirs, il parlait au monde avec une telle compétence et un tel talent que l'on peut dire qu'il a été l'un des directeurs les plus efficaces de la politique étrangère de l'Europe. Mais il ne me permettrait pas d'insister là-dessus comme je le voudrais. Laissez-moi seulement vous dire encore ceci. Puisque nous avons le

bonheur d'avoir à notre tête l'un des plus héroïques champions de notre grand passé, groupons-nous autour de lui, serrons-nous autour de lui, unanimement, sans une défaillance, sans un désaccord, et sachons faire voir que la Ligue des Droits de l'Homme au moins sait honorer ses grands hommes et les chérir, même pendant qu'ils vivent encore.  
*(Applaudissements prolongés et acclamations)*